
*Le sanctuaire du Gué-de-Sciaux à Antigny (Vienne, FR) :
genèse et évolution d'un lieu de culte picton (I^{er} s. av. J.-
C.-IV^e s. apr. J.-C.)*

Gérard Aubin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rao/6405>

DOI : 10.4000/rao.6405

ISSN : 1775-3732

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2020

Pagination : 252-255

ISBN : 978-2-7535-8232-3

ISSN : 0767-709X

Référence électronique

Gérard Aubin, « *Le sanctuaire du Gué-de-Sciaux à Antigny (Vienne, FR) : genèse et évolution d'un lieu de culte picton (I^{er} s. av. J.-C.-IV^e s. apr. J.-C.)* », *Revue archéologique de l'Ouest* [En ligne], 36 | 2020, mis en ligne le 18 décembre 2020, consulté le 02 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rao/6405> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rao.6405>

@ Presses universitaires de Rennes

La troisième partie (p. 204-325), qui comprend dix contributions, est plus particulièrement axée sur les techniques de production. C'est ainsi que sont successivement présentés les fonts baptismaux d'Hildesheim (Pete Dandridge), les analyses physicochimiques réalisées sur les objets du trésor de la cathédrale de cette même ville (Daniel Fellenger, Dorothee Kemper, Robert Lehmann et Carla Vogt), la fabrication des cloches dans plusieurs ateliers italiens (deux articles, l'un d'Elisabetta Neri et Enrico Giannichedda, l'autre de Mainardo Gaudenzi Asinelli), la fontaine médiévale de Huy (Nicolas Thomas, Catherine Péters, Françoise Urban et David Bourgarit), la fabrication des cordes de harpes au Moyen Âge (Paul Doodley et Peter Tiernan), les alliages cuivreux dans la statuaire italienne (deux articles, l'un de Jean-Marie Welter, l'autre de Dylan Smith), les procédés de fonderie utilisés pour la statuaire en France au ^{xvi}^e s. (Manon Castelle, David Bourgarit et Francesca G. Bewer) et une fonderie de Dubrovnik en Croatie (Carlotta Gardner, Marcos Martín Torres, Nikolina Topić, Željko Peković).

Les huit contributions de la dernière partie permettent enfin d'aborder la question des produits, du commerce et des échanges (p. 326-409). La première concerne trois bassins en bronze de style roman conservés dans le trésor de la cathédrale de Vercelli en Italie (Silvia Faccin). La seconde a pour thème l'utilisation des alliages cuivreux dans les mécanismes de serrure et de cadenas du ^{viii}^e au ^{xvi}^e s. (Mathieu Linlaud). Les troisième et quatrième contributions sont consacrées à des lutrins en laiton dits anglais (Monique de Ruette) et aux aigle-lutrins de la fin du Moyen Âge (Christopher Green et Roderick Butler), tandis que les trois suivantes portent respectivement sur les monuments funéraires en cuivre de l'Europe médiévale (Sophie Oosterwijk

et Sally Badham), sur la dinanderie monumentale aux Pays-Bas aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e s. (Lisa Wiersma) et sur le laiton dans le monde islamique et les échanges avec l'Europe (Susan La Niece). L'ouvrage s'achève sur une étude des relations de concurrence, d'emprunts et d'influence qu'entretiennent la vaisselle en céramique et la vaisselle en métal au Moyen Âge et à l'Époque moderne, à partir d'exemples allant de la mer du Nord à la Méditerranée (Sophie Challe, Fabienne Ravoire, Catherine Richarté-Manfredi et Nicolas Thomas).

Ce qui frappe en parcourant ces contributions, c'est la diversité des méthodes et des sources documentaires utilisées, des thématiques abordées et des résultats obtenus. Peut-être manque-t-il à ces actes une conclusion qui aurait permis de mettre en perspective les apports du colloque et de souligner les avancées de la recherche. L'ouvrage permet d'embrasser de nombreux domaines de la culture matérielle, dans des contributions stimulantes, conduisant tour à tour le lecteur sur les lieux d'exploitation du minerai, dans les ateliers, sur les marchés, dans les intérieurs bourgeois ou aristocratiques, sur les places ou dans les églises. Au fil des contributions, on soulignera l'importance du recours à l'expérimentation et aux méthodes d'analyses en laboratoire, indispensables pour une meilleure compréhension de l'origine, de la fabrication et de la circulation des produits.

Au final, on ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage qui marque une étape importante dans le développement d'un domaine de recherche en pleine expansion, et qui intéressera aussi bien les archéologues, que les historiens ou historiens de l'art.

Yves HENIGFELD

BERTRAND I. (dir.), 2018 – *Le sanctuaire du Gué-de-Sciaux à Antigny (Vienne, FR) : genèse et évolution d'un lieu de culte picton (I^{er} s. av. J.-C. – IV^e s. apr. J.-C.)*, Chauvigny, Association des Publications Chauvinoises, 2 vol., 1 025 p. (Mémoire, L).

L'axe 6 – Paysages religieux, sanctuaires et rites d'époque romaine – de la programmation nationale de la recherche archéologique, publiée en 2016, fixait comme prioritaire la publication monographique des opérations anciennes. Dans une liste non exhaustive, élaborée par V. Brouquier-Reddé et l'auteur de cette recension, le sanctuaire du Gué-de-Sciaux figurait en bonne place.

La parution en 2018 de deux forts volumes répond pleinement à cette attente de mise à disposition des données. C'est aussi une heureuse surprise tant on redoute que la lourdeur et la complexité de nombre de ces dossiers ne découragent les bonnes volontés. Souvenons-nous. Antigny faisait partie

de ces grands chantiers des années 1980 lancés et animés par des équipes de bénévoles enthousiastes et inventifs. Au Gué-de-Sciaux, ce fut autour de Christian Richard, puis d'Isabelle Bertrand, durant vingt-cinq ans, avec le soutien bienveillant du directeur régional des Antiquités, Jean-Claude Papinot : ce fut d'abord du sauvetage urgent (théâtre, thermes), puis du sauvetage programmé, puis de la fouille programmée. L'archéologie n'était pas alors professionnalisée ; mais sans ces pionniers, l'aurait-elle jamais été ? Il fallait savoir mobiliser et fédérer des compétences diverses, mettre au point des méthodes d'enregistrement, organiser le stockage du mobilier. Les préfaces et avant-pro-

pos ne font qu'effleurer les aléas de cette aventure collective. Il aurait été intéressant de s'y attarder et de détailler les méthodes mises en œuvre.

Rappelons que le sanctuaire fait partie d'une agglomération secondaire (25 ha) de la cité des Pictons, située à environ 40 km à l'est de Poitiers, sur le tracé de la voie Poitiers-Bourges qui franchit à cet endroit une petite rivière, La Gartempe. La fig. 4 (p. 21) fournit un plan de l'agglomération d'après les prospections aériennes qui fait apparaître les différents monuments (manque une légende plus explicite de la numérotation des zones) dont les photos aériennes sont ensuite commentées : le sanctuaire fouillé (secteur 12), mais aussi un plus grand sanctuaire muni d'une esplanade (n° 1), et deux autres temples (n° 8, 10), tous documentés. Sous la direction d'Isabelle Bertrand, directrice des musées de Chauvigny, douze contributeurs et neuf collaborateurs se sont attachés à rassembler et analyser les « données » de terrain (relevés, stratigraphies, photographies) et le mobilier du lieu de culte. Tâche colossale puisqu'il a fallu réexaminer plus de 3 000 unités stratigraphiques, et parfaire l'inventaire de 18 000 objets. Il ne s'agit donc pas simplement d'une synthèse des nombreux travaux antérieurs de C. Richard et de son équipe, mais souvent d'approches nouvelles par une autre génération de chercheurs.

Le premier volume (498 p., 585 fig. sans compter celles des encarts, numérotées individuellement) est divisé en six parties chronologiques retraçant l'évolution des structures de la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. au haut Moyen Âge. Un tableau (p. 36-37) détaille utilement le phasage utilisé dans l'enregistrement des faits et le regroupement des phases en périodes. La description minutieuse des structures, accompagnée de plans, coupes, photographies, permet de suivre pas à pas les transformations du site ; des encarts thématiques (amphores, faune, enduits peints, statuaire) viennent à point nommé détailler et compléter les analyses.

Regardons d'abord les constructions. Les fenêtres les plus profondes ne permettent pas d'assurer le caractère religieux de l'occupation de la période 1 (LT D1b/D2) marquée par un bâtiment, des armes, des monnaies et des amphores. L'installation de structures en pierre sèche, une structure quadrangulaire et une allée, au tournant de l'ère (période 2) pourrait correspondre à un premier ensemble cultuel, également caractérisé par des aires de crémation et de possibles rites de jet de monnaies (150 ex.). À la période 3 (Tibère-Claude) apparaît, vers 20 apr. J.-C., un temple de plan centré (7 m de côté) jouté d'un enclos et d'une série de fosses, tandis que sont édifiés des bâtiments, peut-être voués aux rassemblements. Vers 50, la construction d'une enceinte maçonnée (le mur oriental mesure 67 m), suivie de celle de galeries sur les côtés

nord et est, traduit la monumentalisation du sanctuaire (période 4) ; le temple de plan centré est alors remplacé vers 75 par un temple carré un peu plus grand que le précédent (9 m de côté). Au II^e s. (période 4), les choses changent : alors que les constructions précédentes se succédaient au même endroit (la fig. 104 montre bien la superposition de la structure quadrangulaire 3A, du temple centré 3B, du temple carré 3C), elles s'ajoutent désormais : au nord, un second temple, cette fois classique et son autel ; à l'est et au sud, deux chapelles et deux piédestaux. L'architecture du temple classique (11,48 × 6,20 m), arasé jusqu'aux fondations, est restituée d'après de nombreux restes lapidaires (chapiteaux, architrave, frise, corniche) : un temple prostyle à 4 colonnes selon la restitution 3D (fig. 433) ; l'iconographie du tympan évoque l'armée tandis qu'à proximité une dédicace des tailleurs de pierre célèbre Apollon. Parmi les offrandes particulières, on note une maquette architecturale de temple et un petit dépôt monétaire de 11 bronzes du Haut-Empire (Trajan-Commode). Le culte principal était-il rendu à Mercure comme le suggèrent les fragments de deux statues en ronde-bosse (p. 423-429) ? Au III^e s. (période 5), trois édifices sont encore édifiés (leur datation de la seconde moitié du siècle en raison d'absence de monnayage de la première moitié est une proposition fragile dans la mesure où à Antigny comme dans tout l'Ouest, les monnaies de la période 193-253 sont rares : 5 monnaies pour tout le site et qui plus est dans des niveaux tardifs). Les démolitions s'étaleraient sur plusieurs décennies à partir de la fin du III^e s. : d'abord la galerie n. (incendie ?), puis le temple classique, puis le temple carré. Les auteurs notent quelques manifestations d'une « fréquentation religieuse persistante » jusqu'au début du IV^e s. (p. 479), ce qui est toujours problématique à démontrer dans la mesure où les travaux de démantèlement et de récupération des matériaux génèrent leurs lots d'artéfacts ; mais ici, le nombre de monnaies dans deux niveaux de démolition est particulièrement élevé (respectivement 87 et 82 monnaies allant jusqu'à 337-340). Enfin, des traces d'habitat postérieur sont attestées ainsi que 11 sépultures en pleine terre des VII^e-VIII^e s.

Outre les édifices, une grande attention est portée aux structures en creux et aux activités dont elles témoignent. Ainsi, au terme d'une analyse détaillée et minutieuse des 32 fosses de la période 3 (p. 120-299), la mieux documentée à cet égard, un essai de synthèse s'interroge sur leur élaboration, leur contenu mobilier et faunique, l'organisation de leur comblement, leur fermeture : certaines sont aménagées, d'autres s'apparentent à des dépotoirs ; ces creusements recueilleraient les restes de cérémonies, essentiellement ceux des banquets suivant les sacrifices. D'autres structures résistent à l'interprétation, par exemple cet alignement de

trois gros poteaux distants de 1,55 m (p. 300). Enfin, le sanctuaire n'accueillait pas seulement des fidèles et des animaux (l'enclos de la période 3), mais aussi des activités artisanales (présence d'un atelier de bronzier, et d'un autre de travail de l'os à partir de la période 4).

Le second volume, tout aussi imposant (527 p., 239 fig. sans compter les monnaies presque toutes figurées) rassemble les catalogues et études de mobilier. Les réflexions liminaires sur l'*instrumentum* sont utiles qui font la distinction entre « les objets conçus exclusivement pour servir d'offrande », les « objets usuels dont l'état, le contexte de découverte ou la quantité, voire la récurrence incitent à les interpréter comme des offrandes » et enfin les objets qui ne font que refléter la fréquentation et l'entretien du sanctuaire. Cette grille de lecture n'est toutefois pas facile à mettre en œuvre comme le note bien I. Bertrand qui présente ce petit mobilier par catégories fonctionnelles (tôles figurées, figurines et statuettes, objets miniatures et objets déformés, parure etc.). Un long développement (p. 528-541) concerne les rondelles en céramique et en calcaire (211 au total) et leur interprétation : on souscrit aux réticences de l'auteur à y voir des substituts monétaires mais elle ne tranche pas parmi les autres hypothèses (moyen de comptage ; jetons de présence), même si le dossier d'Antigny semble les exclure des zones d'offrande et plutôt établir un lien entre ces rondelles et les banquets rituels. Le catalogue détaillé et illustré de l'*instrumentum* occupe les pages 567-663.

Les 1 244 monnaies (dont 427 gauloises et 789 romaines) utilisent 177 pages dont 158 pour un catalogue par période, bien illustré mais un peu inhabituel dans sa forme qui, outre les données techniques (métal, module, poids, axe), développe et traduit les titulatures et légendes monétaires mais s'exonère, notamment pour le monnayage romain, des références aux ouvrages usuels (*RIC*, *BMC*, Elmer, Bastien, etc.). On aurait souhaité un tableau d'ensemble permettant la comparaison entre périodes. Concernant la chronologie, la présence de monnaies des III^e et IV^e s. dans des niveaux d'occupation des phases Auguste-Tibère (p. 735) ou Tibère-Claude (p. 750) aurait mérité une explication même si on imagine que cela résulte de bouleversements ponctuels liés aux phases de construction et de démolition. Aucune mutilation de monnaie n'est signalée, absence intéressante alors que cette pratique est attestée sur un autre site picton, au Pain-Perdu à Niort (Jean Hiernard, *Aquitania*, 1984, p. 69) ; toutefois, la croix en creux au droit d'un semis de Tibère (p. 758 : inv. 9960483) me semble due à deux coups de ciseau et non à une contre-marque monétaire ; par ailleurs, il aurait été utile de commenter les cinq monnaies percées à l'instar de ce qui est fait pour d'autres matériaux comme la céramique. Enfin,

je signale que l'attribution aux Andécaves du seul statère d'or découvert sur le site (p. 688) est aujourd'hui remise en cause au profit des Ambilatres et que l'attribution aux seuls Turons des potins à tête diabolique mériterait aussi d'être nuancée, la série au taureau à droite (dite de classe VIII) pouvant avoir une origine plus occidentale, ce qui fragilise les considérations faites en conclusion générale sur les liens avec cette cité.

La synthèse du mobilier céramique qui porte uniquement sur la période 3 (première moitié du III^e s.), riche en fosses, tente une approche avisée « des fonctions et des pratiques dans le rituel » : la céramique du sanctuaire, comme d'autres objets de la vie quotidienne, ne se distingue pas de celle d'un habitat. Il ne faut pas s'en étonner puisqu'il est probable que « la cuisine et les repas des fidèles au sein du sanctuaire reproduisent la sphère domestique » (Corinne Sanchez, p. 882). Restent alors les traces de bris intentionnel, de percements et de crémation. Les constats sont assez similaires pour les amphores qui apportent toutefois des précisions chronologiques sur la fréquentation du site dès la fin du II^e s. av. J.-C. (hypothèse d'un sanctuaire laténien) et l'arrêt des arrivages après la période 3. D'autres études spécialisées également intéressantes concernent le verre, la faune, la consommation de coquillages marins (quasi-monopole de l'huître plate), l'anthracologie.

Un bref « essai de synthèse » (p. 991-999), consacré à « l'évolution des pratiques cultuelles et de leur cadre » clôt l'ouvrage : I. Bertrand, avec beaucoup de prudence, résume à grands traits la chronologie du sanctuaire dont elle souligne le dynamisme mais en rappelant qu'il n'est sans doute pas le principal de l'agglomération, s'interroge sur les dieux honorés (Mercure, Apollon et d'autres non identifiées), l'implication d'évergètes, la nature des cérémonies et l'évolution des rites (sacrifices, offrandes). Des plans (fig. 821, 823) proposent des schémas des déplacements à l'intérieur du sanctuaire et stimulent la réflexion sur la fréquentation du lieu (statut des commanditaires, des fidèles, rythme des cérémonies). Sur ce dernier point, je renvoie aux interrogations sur la quantification, amorcées par certaines études spécialisées (p. 299, 860, 882, 911, 926, 965). Il est difficile, à partir d'un comptage de structures (les fosses) ou d'artefacts (vaisselle, amphores, restes osseux) de déterminer par exemple la fréquence des événements et *a fortiori* le nombre d'individus susceptibles d'y participer. En outre, la nature des vestiges observables donne sans nul doute une importance démesurée aux « repas rituels » au détriment d'autres formes de dévotion.

Un mot sur l'organisation de l'ouvrage, claire et rigoureuse : outre le maquetage aéré et agréable auquel nous ont habitués les Publications Chauvinoises, on apprécie le titre courant mentionnant les périodes pour s'y retrouver

rapidement, la multiplication des plans et des tableaux, le soin particulier apporté aux renvois vers les figures, la belle qualité de l'illustration.

Ce compte rendu ne donne qu'un aperçu de l'ampleur du travail accompli et de la richesse de l'ouvrage. Bel exemple d'intégrité scientifique, par la mise à disposition de données détaillées et vérifiables, il pourra être source de nouvelles investigations. À l'heure des bases de données en ligne, on pourrait s'étonner que cette documentation soit livrée sous forme papier, un peu encombrante; mais à l'usage, le feuilletage permet peut-être davantage de croisements et d'interrogations, voire de regards critiques que le défilement de feuilles

de calcul; au demeurant, la liste des US du sanctuaire est disponible et téléchargeable (<http://www.chauvigny-patrimoine.fr/Editions/memoires.php>). Je souscris pleinement à l'appréciation liminaire de William Van Andringa selon laquelle ce livre « achève de consacrer le site comme un jalon incontournable de l'étude des lieux de culte de Gaule romaine ». J'y ajoute le souhait qu'il serve de stimulant aux dix dossiers de sanctuaires dont la publication est souhaitée dans le ressort de la *Revue archéologique de l'Ouest* : un en Bretagne, quatre en Pays de la Loire, cinq en Normandie.

Gérard AUBIN

PELLETIER M., 2019 – *Les cartes des Cassini. La science au service de l'État et des provinces*, nouvelle édition, Paris, éditions du CTHS, 383 p., 54 fig.

Le Comité des travaux historiques et scientifiques a eu l'heureuse idée de réimprimer, dans un format poche, l'étude de Monique Pelletier, parue initialement en grand format aux Presses de l'École nationale des ponts et chaussées en 1990, puis rééditée et mise à jour successivement en 2002 et 2013. Monique Pelletier, récemment décédée, archiviste paléographe, conservatrice générale des bibliothèques en charge du Département des cartes et plans à la Bibliothèque nationale de 1976 à 1999, était particulièrement désignée pour raconter en détail l'histoire de cette aventure cartographique qui occupe la seconde moitié du XVIII^e s. : l'état des lieux au XVI^e, les antécédents du XVII^e, par exemple les cartes des Sanson, le projet de Colbert – fondateur en 1666 de l'Académie royale des Sciences qu'il charge d'étudier les méthodes de la cartographie –, la dynastie des Cassini (ils furent quatre à se succéder), la décision de Louis XV en 1747 de faire lever une carte détaillée du royaume, la réalisation de cette carte en 181 feuilles avec ses contraintes et ses difficultés notamment financières, puis après l'arrêt dû à la Révolution, le lent passage à la carte de l'État-Major du XIX^e s.

Pour qui s'intéresse à la construction du paysage, la connaissance des méthodes de terrain, des contraintes et des limites de cette cartographie est un préalable à son utilisation comme document historique. On notera par exemple le soin apporté aux relevés, aux enquêtes dans les paroisses et aux vérifications confiées à un corps spécialisé, non seulement des levés mais aussi de l'orthographe des toponymes suivant « l'usage ordinaire » (voir par exemple fig. 31. Feuille de vérifications de la planche de Saint-Malo). Les principales critiques concernèrent la médiocre représentation du relief (pas de nivellement systématique), ou l'insuffisante figuration du réseau routier secondaire, ce que Cassini III justifiait car un

grand nombre de chemins de terre, souvent impraticables, variaient selon les saisons (p. 148).

Tout au long de l'ouvrage, on glanera des informations sur nos régions de l'Ouest : la plus ancienne carte de diocèse connue est celle du diocèse du Mans (1539), parvenue à nous par l'Atlas de Bouguereau (1594); l'aménagement de la Vilaine entre Rennes et Redon (atlas de 1543); le projet d'équipement de la Vie, rivière vendéenne, dessiné par Jean-Baptiste Florentin (1542) (p. 37 et fig. 5); une superbe carte restée manuscrite du pays de Normandie par Jean Jolivet en 1545 (p. 21); les aléas de la réalisation du canevas géométrique en Normandie (p. 93), etc. Un développement particulier (p. 213-216) est réservé aux cartes de Bretagne : un projet inabouti de 1721, la carte géométrique d'Ogée en 1771, et enfin la carte de Cassini. Les feuilles de Bretagne sont les dernières levées dans les années 1780, en dépit des relations difficiles avec les États de Bretagne dont Cassini IV se plaint amèrement : « Rien de pis que de traiter d'affaire avec des gens qui n'y entendent rien. »

Plus généralement, cet ouvrage permet de réfléchir aux enjeux de la représentation des territoires, aux apports et limites des cartes en rappelant qu'elles sont dressées en fonction de visées spécifiques (administratives, militaires, religieuses) et soumises aux exigences des commanditaires.

Des annexes (I – liste des feuilles de la carte; II – liste chronologique des travaux et des ingénieurs; III – table alphabétique des abréviations de la carte), une copieuse bibliographie (p. 336-358), deux index contribuent à faire de cet ouvrage, sobrement illustré, un indispensable compagnon pour l'utilisateur des cartes de Cassini.

Gérard AUBIN